

de poulets et d'œufs pour nourrir une colonie de bêtes puantes, mais elle peut fournir des barbeaux, des vers, des rats, des souris et des taupes que les bêtes puantes poursuivent avec une grande sagacité.

La belette est un des meilleurs *rattiers* ; je ne puis dire si elle détruit les insectes, aussi bien que le vison pour lequel les insectes forment un aliment naturel. Etudions un peu plus l'histoire naturelle. Apprenons, du mieux que nous le pourrons, que nous avons détruit des animaux que nous considérons nuisibles mais qui ne l'étaient pas, et qu'en les détruisant nous en avons multiplié d'autres qui l'étaient réellement. Apprenons que les bêtes puantes, les belettes, les visons, les crapauds, les corbeaux, les grives, les moineaux, les hirondelles, et *genus omne*, ne sont pas les pires ennemis du cultivateur, ce sont tous des mangeurs d'insectes et des destructeurs de vermine."

De la valeur de la nourriture des bêtes à cornes.

"La valeur nutritive des aliments est estimée d'après la quantité de nitrogène qu'ils contiennent." Ainsi disait la vieille règle, mais depuis que M. Lawes a publié le résultat de ses expériences dans l'engraisement des bêtes à cornes, des moutons et des porcs, nous supposons qu'on a abandonné cette idée. Cette manière d'estimer la valeur de la nourriture n'est certainement pas correcte. D'après cette règle un minot de pois serait plus nourrissant que deux minots de blé d'inde, ce que tout le monde sait n'être point le cas. Ce serait plus approché de la vérité, de dire que la valeur nutritive de la nourriture est en proportion du montant des matières carbonacées, (telles que l'empois, l'huile, le sucre, etc.) qu'elle contient. Telle devrait être la base de notre évaluation de la valeur de la nourriture, et ensuite, la quantité de nitrogène en plus qu'on pourrait y ajouter ne la rendrait que meilleure. Le blé d'inde contient peut-être trop de substances carbonacées, tandis que les pois et les fèves contiennent trop d'éléments de nitrogène en sorte qu'un mélange des deux est préférable à un des deux seul.

Le montant de nitrogène de la nourriture détermine la valeur du fumier qu'elle fait, mais non la valeur nutritive de la nourriture elle-même.

Le trèfle contient deux fois autant de nitrogène que le miel, et tandis que le trèfle est très nutritif, il ne vaut pas deux fois autant que le miel.

Cependant, pour faire du fumier, il a deux fois autant de valeur.

Détruisons toutes les mauvaises herbes

Le *Boston Cultivator* dit avec beaucoup d'à propos : "Toute plante peut être comparée à une pompe qui tire constamment l'eau pour la jeter dans l'atmosphère ; on n'observe pas généralement jusqu'à quel point cette opération à lieu, et il y en a qui croient que les plantes vivantes empêchent le sol de sécher. Il n'y a pas de doute qu'une couche de plantes mortes peut avoir cet effet ; mais il n'en est pas moins vrai, que les plantes vivantes enlèvent de la terre l'eau d'une manière plus rapide que ne le fait l'évaporation de la surface.

L'expérience a démontré ce fait. HALEY a constaté qu'une plante de soleil, de trois pieds et demi de hauteur, a perdu par ses feuilles, dans l'espace de douze heures, trente onces d'eau, et un autre jour vingt onces. Le montant d'eau pris et rejeté par les plantes, varie suivant leur exposition à la lumière du soleil, et ce montant plus fort lorsque le temps est clair, et moindre lorsque le temps est couvert aussi que pendant les nuits. Ce montant varie également selon les différentes espèces de plantes, celles dont les feuilles offrent plus de surface au soleil en consomment plus.

Toute l'eau que les plantes consomment est perdue ; elle est dissipée dans l'atmosphère et portée par les vents dans d'autres régions. C'est pourquoi le cultivateur doit, en temps de sécheresse, protéger ses moissons contre l'enlèvement de l'humidité par les mauvaises herbes, lesquelles ne peuvent en aucun temps, lui être de quelque utilité, mais qui, au contraire lui sont toujours nuisibles.

Le liniment anodin de Johnson, pris intérieurement enlève radicalement l'oppression, la toux et guérit les rhumes et affection des bronchites.

Avantages qu'offrent les petites terres sur les grandes.

Les voisins sont plus proches ; les chemins sont meilleurs ; elles fournissent de bonnes écoles en plus grand nombre ; elles rapportent plus de profit en proportion du travail qu'elles exigent ; elles demandent moins de travaux ; elles sont mieux entretenues ; elles font faire moins de dépenses pour se faire aider ; elles font perdre moins de temps ; elles donnent un plus grand rendement par arpent, parce qu'elles sont mieux travaillées ; il y a moins d'employés à surveiller ; elles occasionnent moins de tracasseries, moins d'inquiétudes. Elles font éprouver moins de craintes de la sécheresse, de la pluie, de la gelée et du bas prix du marché. Il y a

moins d'argent à payer pour les instruments d'agriculture. Nos femmes et nos enfants ont plus de temps à consacrer à la lecture, afin de former leur esprit. Sur une petite terre on pousse toujours son ouvrage en avant. Elles donnent plus de confort et de profits.

Des qualités du cheval.

Nous entendons par *qualités*, la vivacité, la douceur, l'appétitude à saisir la volonté de son maître ou du conducteur, et la force nécessaire pour résister à des services pénibles.

Par l'étude des formes, on reconnaît plutôt la beauté d'un cheval que sa vigueur, sa douceur, son énergie ; car quoique ces dernières qualités soient le résultat de l'organisation, la conformation extérieure du corps ne les dévoile pas toujours. C'est surtout par essais, mais aussi en examinant la manière d'être des animaux, qu'on reconnaît leurs qualités.

La *vivacité*, l'énergie dans les mouvements, constitue une des plus précieuses de ces qualités. On peut supposer qu'elle existe dans l'animal dont les chairs sont dures, dont l'anus (fondement) petit plutôt que gros, est bien arrondi. Le cheval vif éprouve un besoin continuel d'agir, s'impatiente dans le repos, et ne saurait rester dans l'inaction. A chaque instant, il crispe ses lèvres et se montre presque toujours impatient.

La sensibilité est grande, et, sous la moindre impression, la respiration s'accélère et le poulx devient vite et fréquent. Une oreille hardie jouissant d'une grande mobilité et un regard vif, indiquent aussi un cheval prompt, aux mouvements brusques.

Des lèvres flasques, pendantes, un anus béant (ouvert) une queue qui offre peu de résistance à la main qui la soulève, indique la *mollisse* ; si l'oreille est peu mobile, médiocrement dressée ou pendante, le cheval est encore sans énergie et même sans force. Les chevaux ainsi constitués ont d'ordinaire une grande tendance à prendre la graisse, et font rarement un bon service. Rien ne les émeut, le poulx est toujours calme, lent et rare.

Il importe beaucoup de tenir compte de l'état d'*embonpoint* des chevaux. C'est un indice de la manière dont les animaux ont été entretenus ; mais il faut aussi savoir distinguer la minceur du corps qui provient de la maigreur, de celle qui résulte de la conformation. Dans le cheval maigre, la peau est moins tendue, elle forme même des plis, et les tendons, les articulations, qui ne diminuent pas comme les muscles, peuvent faire pressentir ce que seraient ces derniers, si le cheval était en bon état. A l'ampleur du squelette, de la poitrine on